



METTRE EN IMAGE LES CONTRE-RÉCITS DE PORT-SAÏD

Expérimentation cartographique d'une histoire sociale

Nermin Elsherif

nerminelsherif.wixsite.com/othermaps



Nermin Elsherif est géographe critique, designeuse et urbaniste. Elle travaille sur le thème de la mémoire à l'université d'Amsterdam. En 2015, elle a lancé le projet « Other Maps of Egypt » intégrant des initiatives telles que celle du « History Workshops Egypt (Ateliers d'histoire de l'Égypte) », une collaboration qui a permis de réaliser la carte présentée ici.

L'histoire et la carte sont toutes deux des constructions sociales produites par des personnes cherchant à normaliser leurs arguments. Mais que se passe-t-il lorsque ce processus de production devient collaboratif? Et lorsque les arguments reflètent les contre-récits des gens plutôt que celui des autorités? Que se passe-t-il lorsqu'on utilise les sources primaires de l'histoire au lieu de leur interprétation par les historien·nes? Cela pourrait-il contribuer à la création d'une contre-cartographie remettant en question la représentation officielle des espaces décrits, comme, par exemple, les villes?

J'aimerais évoquer une expérience de cartographie de l'histoire sociale de Port-Saïd. On connaît cette ville portuaire par les descriptions qu'en ont faites les États fondateurs de la Compagnie du canal de Suez, l'enquête nationale égyptienne ou bien les guides touristiques. Chacune des cartes produites dans ces contextes fait écho aux intérêts des personnes qui les ont créées et de leurs commanditaires. Bien que la géographie de la ville soit toujours présente dans les histoires, les chansons et même les expressions quotidiennes des habitant·es de Port-Saïd, ce type de récits ascendants n'a jamais été cartographié. Cette expérience cartographique était l'une des activités proposées lors des « Ateliers d'histoire de l'Égypte¹ » qui ont eu lieu du 27 au 30 janvier 2016. L'objectif de notre propre atelier était de former de jeunes artistes, activistes, chercheuses et chercheurs aux méthodes de l'histoire sociale. Il s'agissait de visualiser leurs découvertes sous forme

1. Les « Ateliers d'histoire de l'Égypte » sont une initiative fondée par l'historienne du social Alia Mossallam, qui a travaillé à la collecte d'histoires orales dans différentes régions d'Égypte, de la Nubie à Port-Saïd, en passant par Alexandrie et Le Caire. Pour des informations sur l'initiative, ses ateliers et ses résultats, on peut consulter historyworkshopsegypt.net

d'une carte qui resterait ensuite installée au «Boulevard», l'un des lieux culturels les plus dynamiques de la ville. Ces cartographes ont travaillé à la collecte de sources primaires d'histoire de la ville, à partir de journaux, cartes postales, chansons et archives personnelles, et en menant des entretiens d'histoire orale avec les habitant·es. Ensemble, elles et ils ont redéfini les bases de la carte, décidé de la légende, de l'échelle, de l'étendue et des méthodes d'inscription de l'histoire sur la carte.

Inspirée de la carte communautaire du musée Fietas en Afrique du Sud, la carte constitue un tableau de la mémoire collective des habitant·es de Port-Saïd. Après en avoir jeté les bases et mis en images tous les récits recueillis, les cartographes ont invité les habitant·es de la ville à l'événement célébrant la fin de leur atelier de recherche et présenté pour la première fois la carte au public. L'installation a été conçue pour offrir aux habitant·es un espace où partager et visualiser leurs souvenirs en ajoutant leurs propres photos et témoignages des cinq périodes historiques. À ma connaissance, la carte est restée un élément central du lieu culturel, sur lequel se sont greffées d'autres initiatives de jeunes, jusqu'à ce que l'endroit soit fermé par le gouvernement.

À propos des échelles et des étendues

Sachant que la «cohérence de l'échelle» serait une limitation à la représentation de cette ville, les cartographes ont décidé d'utiliser trois cartes à des échelles différentes : une carte du monde, une carte de l'Égypte et enfin une carte de Port-Saïd. Les événements étaient ainsi montrés à leur emplacement géographique et développés sur la frise chronologique adjacente. L'objectif était de proposer une contre-histoire de la ville à partir de différentes perspectives : celle des paysans égyptiens amenés de force de Haute-Égypte pour creuser le canal en 1859, celle des personnes arrivées d'Europe entre 1914 et 1918 à la recherche d'un refuge sûr et dans l'espoir de gagner leur vie et celle d'autres personnes

parties d'un point quelconque du monde et ayant atterri dans cette ville ou vice versa.

La frise chronologique montre que la densité des événements de la guerre de Suez (1956-1957) est telle que cette unique année occupe une surface égale aux 55 années calmes de la construction de la ville (1859-1914). L'expérience de visualisation du temps à travers l'histoire sociale des gens a montré que quelques mois avaient été plus «bruyants» que plusieurs années. La frise comprend des images, des scans des archives personnelles des habitant·es, des récits de voyages, les textes de chansons *simsimiyya*² et des citations tirées d'interviews des membres de la résistance civile.

À propos de la légende

Afin de relier entre eux les contre-récits de la ville, la légende de cette carte devait représenter les multiples sources dont sont issues les histoires. Avec des fils de cinq couleurs, représentant les thèmes ou les sources de l'histoire sociale (les archives personnelles en bleu, les récits de l'État en noir, l'environnement bâti en blanc, la circulation des personnes et des biens en vert et l'histoire culturelle des chansons et des arts en rouge), différents espaces ont été reliés à chaque ligne temporelle. Des épingles ont été utilisées pour répartir les fils aux diverses localisations géographiques et la frise a été codée par des couleurs représentant différents intervalles de temps. Bien que ce système de codage puisse sembler complexe, il a évolué naturellement grâce aux participant·es, qui se sont efforcé·es de projeter les histoires recueillies dans leurs contextes géographiques et temporels. Il vous suffit de suivre le fil bleu représentant le récit personnel d'une famille migrante, attaché à une

2. La *simsimiyya* est un instrument à cordes arrivé à Port-Saïd depuis la Haute-Égypte avec les travailleurs amenés de force. Cet instrument s'est transformé en un genre musical lié à l'identité de la ville et est également utilisé comme instrument populaire pour raconter l'histoire. Pour plus d'informations voir Mossallam (2012).

épingle verte signifiant les années de guerre, pour comprendre comment et pourquoi la famille s'est déplacée. La légende est devenue un système permettant de raconter chaque histoire sans que l'une ne domine l'autre. Il en est résulté une carte d'épingles et de fils qui se croisent et se chevauchent et qui représentent pléthore de voix singulières derrière la multitude d'histoires de la ville. Néanmoins, il était toujours possible de voir la carte globale derrière les fils. Cette «toile» reflétait la complexité du récit dans une visualisation à taille réduite. Comme toute carte, elle est la réduction d'un paysage complexe.

Lire la carte

La carte peut être lue chronologiquement. Cette lecture permet de créer une vue d'ensemble. La lecture géographique est toujours possible si l'on veut suivre l'histoire depuis un endroit spécifique de la ville.

Dans le premier intervalle, la plupart des matériaux utilisés sont des cartes postales représentant soit les grands boulevards et les arcades du quartier européen, en soulignant sa nature cosmopolite, soit le port avec ses imposants bateaux à vapeur. Dans le deuxième intervalle apparaissent davantage de visages humains. Les photographies et les scans provenant des archives personnelles d'un capitaine de marine qui travaillait pour la Compagnie du canal de Suez en tant que pilote de navire dominant la frise temporelle avec une référence spatiale au port sur la carte de Port-Saïd. Les lieux qu'il a visités au Caire, à Alexandrie et à Paris apparaissent également sur la carte du monde. La prédominance des fils bleus représentant les archives personnelles de cette époque montre l'intensité de la vie sociale de la ville pendant l'entre-deux-guerres et avant la guerre de Suez de 1956. Le troisième intervalle est le plus riche en histoires et en images, même s'il ne représente qu'une année, celle de

l'agression par l'alliance tripartite de 1956³. Ici, la prédominance des fils bleus (histoires personnelles) saute aux yeux. Presque toutes les images de cet intervalle proviennent de Per Orlow, un photographe suédois qui a couvert la période de la guerre. Ses photographies – les rares documents visuels que nous ayons de la guerre – documentent ses horreurs et la résistance de la population. Cet intervalle comprend également des articles et des graphiques tirés de tracts et d'ouvrages imprimés par la résistance de l'époque. Des citations de héros de cette résistance populaire armée, décrivant des scènes de guerre, ont également été épinglées à leur emplacement dans l'espace et dans le temps. En suivant les fils, on réalise que la ville entière est devenue un champ de bataille. Le quatrième intervalle ne contient que des témoignages oraux à propos des sons de la ville. Aucune image de la ville n'ayant été retrouvée au cours de cette recherche, la section est entièrement constituée de citations et de textes de chansons d'habitants qui parlent de leur déportation du fait des guerres. Entre 1957 et 1975, la ville était en état d'agitation permanente. Tout ce qui reste de cette période sont des chansons de la résistance populaire et les images de la défaite. Le dernier intervalle représente une nouvelle image de la ville après le traité de paix avec Israël et l'octroi du statut de zone libre. Les fils verts commencent à souligner de nouvelles frontières sur la carte, montrant l'accroissement du nombre de marchandises exonérées de taxes. L'intervalle sur la frise montre principalement des publicités pour des voitures, des produits ménagers et des vêtements. Il contient également de brèves informations sur les fraudeurs fiscaux. Au cours de cette période ont été lancés les projets de logements de l'après-guerre, à l'ouest de la ville. Le faible nombre de fils partant de cette vaste région urbaine montre qu'elle n'était pas très présente dans la mémoire collective de la ville par rapport aux deux anciens quartiers du village arabe et du quartier européen.

3. En 1956, une coalition de la France, du Royaume-Uni et d'Israël a déclenché la guerre en envahissant la zone du canal de Suez suite à sa nationalisation par l'Égypte.

En comparant entre eux les cinq différents intervalles de temps et en prenant en considération les trois échelles spatiales des cartes, on parvient à une compréhension plus globale de la recherche menée au cours de cet atelier. La carte nous a permis de nous rendre compte des espaces silencieux de la ville, auxquels aucun souvenir ne semble être lié. Elle nous a montré les centres de lutte et de contestation, d'agonie et de perte, de fierté et de nostalgie, mais aussi une économie capitaliste qui prend le dessus.

Une contre-carte ?

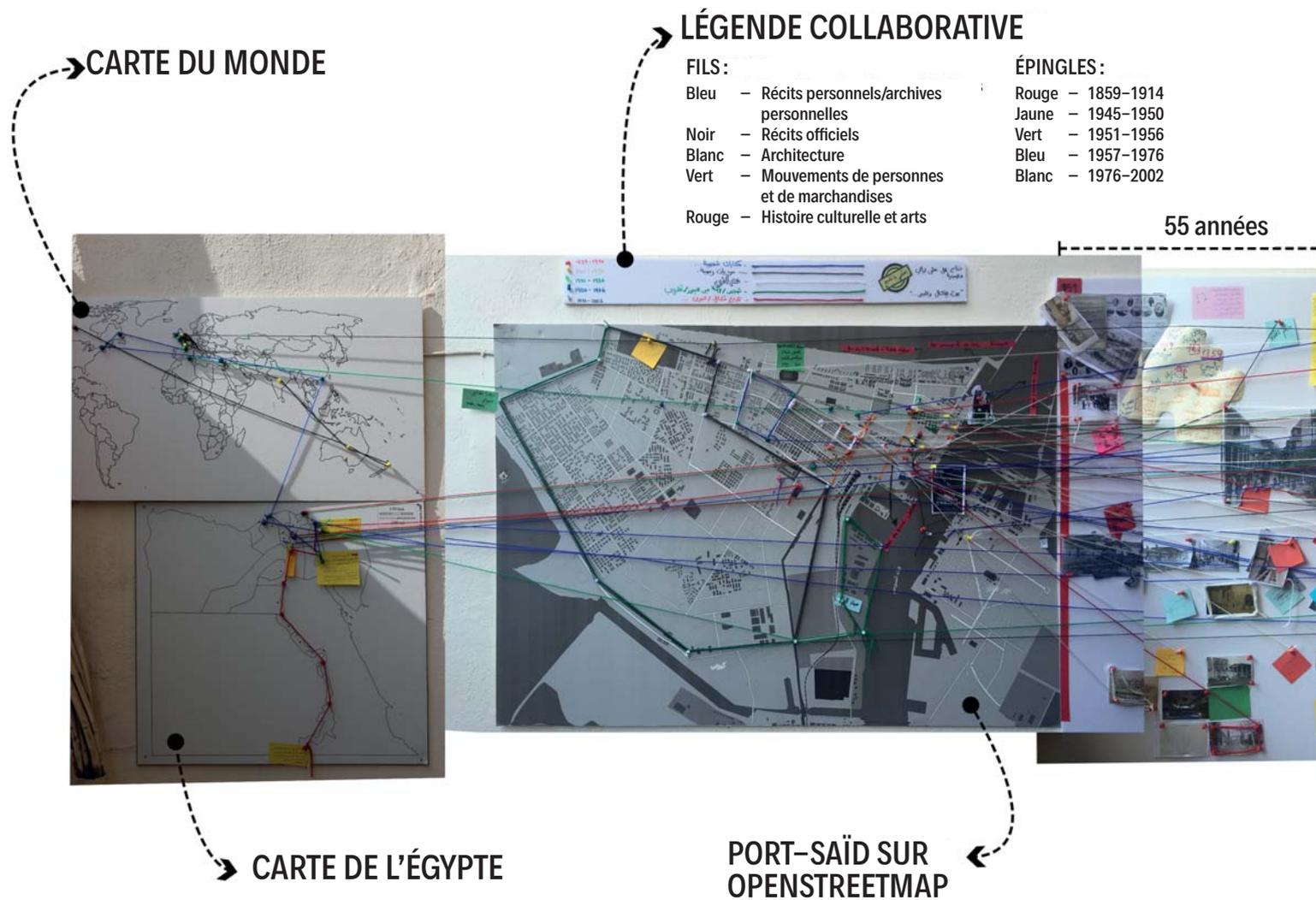
À ce stade, il semble utile de prendre du recul par rapport à la carte et de se demander si elle peut être considérée comme une contre-carte ou non. La carte – en termes de contenu – était une tentative de visualiser une contre-histoire de la ville, une histoire construite à partir de matériaux d'archives personnelles, de chansons, de témoignages et de sources primaires. De plus, le processus de réalisation de la carte, qui consiste à remplacer des figures dominantes uniques par un groupe de participant·es issu·es de milieux différents pour concevoir ensemble leurs sujets de recherche dans le temps et l'espace, est un acte contestataire en soi. Il défie le processus normatif de création de cartes. Il en résulte plusieurs aspects dissidents de la carte. Cela va de la légende, qui montre les sources multiples de l'histoire sociale au lieu des frontières officielles, à l'échelle, qui est devenue presque incohérente, rassemblant les trois échelles différentes du monde, du pays et de la ville. À la fin du processus de cartographie, la carte était recouverte d'un réseau complexe de fils et d'épingles de couleur qui rendait difficiles le déchiffrage et la compréhension de son contenu par le public qui la consultait pour la première fois. Cependant, cette complexité a également été décrite par les cartographes qui, en regardant la carte, ont réalisé à quel point il est délicat de visualiser les histoires sociales, probablement en raison de la difficulté, voire de l'impossibilité de la

tâche. Il est difficile de dire si cette expérience est une contre-carte de Port-Saïd ou non, mais elle est sans aucun doute une tentative de visualiser des contre-récits et de questionner le format normatif des cartes. Cette expérience montre qu'il est possible de concevoir une carte de récits multiples pouvant être lue de plusieurs façons : géographiquement, chronologiquement et thématiquement.

Références

Alia Mossallam, *Hikāyāt sha'b – Stories of Peoplehood. Nasserism, popular politics and songs in Egypt, 1956-1973*, thèse de doctorat, Londres, London School of Economics, 2012.

Photographies par Youmna el Khattam, commandées par «History Workshops of Egypt».



Carte réalisée dans le cadre des « Ateliers d'histoire de l'Égypte », en collaboration avec les 17 participant·es et l'équipe organisatrice. Le projet a bénéficié d'un financement de l'Arab Council for Social Sciences (ACSS).

